

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 26 AOUT 1899.

No 231

SOMMAIRE :

Les cours de journalisme, *Vieux-Rouge* — Canada et Transvaal — Philanthropes, *Labor* — Une lettre d'Alexandre Dumas — Anglais ou Juifs — La morale à l'école, *Thomas Grimm* — L'éducation sociale — Un accident merveilleux — Un héros français dans la marine américaine, *Thomas Grimm* — Tu ne tueras point..., *M. Montégut*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

IL FAUT Y VOIR.

Dangereuses entre toutes sont les affections des voies respiratoires, le BAUME RHUMAL qui les guérit infailliblement.

96

Les Cours de Journalisme

Depuis que nous avons fait paraître un article au sujet de l'utilité qu'il y aurait de fonder au Canada des cours de journalisme, soit libres, soit affiliés à des Universités laïques, nous avons suivi attentivement la question et nous avons pris des renseignements sur le fonctionnement des cours qui existent.

Notre article avait eu un certain succès d'attention, au moins, puisque la *Presse* l'avait jugé digne de la reproduction.

Mais il paraît que nous n'avions pas toutes les grâces d'État.

Nous avons posé en principe que le journalisme devait s'émanciper de la férule ecclésiastique et que la seule chance de réussite d'une école de journalisme devait résider dans l'éloignement absolu de l'influence cléricale.

Cela a fait bondir Monseigneur qui aime tant à fourrer son nez partout.

“ Ah ! vous voulez vous émanciper, s'est-il écrier, eh bien vous allez voir.”

Il a sonné son téléphone et, avec une

joie que je vois d'ici, il a imposé à la *Presse* de faire des excuses et de ravalier la proposition séditeuse à laquelle elle avait donné asile dans ses colonnes.

Et la *Presse* a ravalé.

Mais Monseigneur a tort de croire que ces victoires temporaires, qui lui donnent l'apparence de la force, consolident sa puissance.

Les hommes pardonnent tout, sauf d'être obligé de s'humilier.

C'est humilier un journaliste que de lui imposer une rétractation sous la verge levée, dans son journal, en face de la galerie.

Ces humiliations-là ne s'effacent pas, si hypocritement que la victime puisse s'appliquer à subirsans broncher la fêrule.

Ça se paye, tout cela.

Mais revenons à l'école du journalisme de Paris, qui vient de faire paraître son programme, et dont les cours s'ouvriront le 9 novembre prochain.

Afin de pouvoir établir la comparaison, rappelons la division du programme des cours de journalisme de l'Université de Pensylvanie, à Philadelphie, donné par M. Johnson.

Le cours américain compte quatre années :

1ère année.—Journalisme, exercices pratiques de rédaction, élocution.

2e année.—Même cours, plus : discussion de différentes questions d'actualité.

3e année.—Même cours, plus : histoire du journalisme.

4e année.—Même cours, plus : questions de lois concernant la presse.

Comme on le voit, c'est une vraie école où, pendant quatre années, l'élève subit une éducation complète qui n'est pas uniquement propre au journalisme ; il y puise

aussi les connaissances générales, l'éducation complète qui, aux États-Unis, n'est pas la loi ordinaire, mais est réservée à ceux qui aspirent à des spécialités.

Le système d'éducation n'étant pas le même en France, il s'ensuit que les plans adoptés n'ont pas beaucoup d'analogie.

On sait qu'en France, tout individu appartenant à un certain milieu social, est tenu d'abord de faire *sès études*, soit des cours universitaires complets, à l'achèvement desquels il bifurque ou s'achemine avec son bagage de connaissances générales sur une spécialité.

Aussi, tandis que l'Université de Pensylvanie a une école de journalisme, Paris a des cours de journalisme, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

C'est le jeudi 9 novembre, dit le *Temps*, que s'ouvrira, au Collège libre des sciences sociales, rue de Tournon, l'école de journalisme dont nous avons parlé, et la première conférence sera faite par M. Henry Fouquier.

Le programme détaillé des cours vient d'être arrêté. Ceux de MM. Henry Fouquier et Cruppi sont indiqués dans la première série, qui s'étend du 9 novembre au 21 janvier, et auront lieu tous les deux le jeudi, de quatre heures et demie à six heures et demie. Ceux de MM. Cornély et Seignobos font partie de la deuxième série, qui va du 21 janvier au 15 avril, M. Cornély fera ses conférences le jeudi, et M. Seignobos le samedi.

Quant à la matière traitée, M. Henry Fouquier, qui fera un "cours professionnel de rédaction," divise ce cours en six parties :

1. Rôle de la presse à notre époque, son avenir, sa tâche, ses devoirs ;
2. Aptitude et préparation au journalisme ;
3. Connaissances générales nécessaires aux journalistes ;
4. Exposés techniques : Comment se font un journal, un article de fond, une chronique, un écho, une correspondance, un compte rendu théâtral, littéraire, parlementaire, judiciaire, etc. ;

5. Connaissances communes aux journalistes qui font le corps du journal et aux spécialistes (chroniqueurs scientifiques, artistiques, militaires, sports, salon, etc.) ,

f Reportage. Comment on devient reporter. Aptitudes naturelles. Aptitudes à acquérir. Connaissances nécessaires. Le métier de reporter. L'homme professionnel. Exemples et anecdotes (Compositions écrites. Travaux de rédaction. Exercices de reportage. Travaux pratiques).

M. Cruppi, qui a pris pour thème la " Législation de la presse," développera ce thème en cinq conférences que le programme de l'école du journalisme énumère dans l'ordre suivant :

1. Evolution historique en France ;
2. Législation comparée ;
3. Le droit de la presse en Angleterre ;
4. La loi du 29 juillet 1881 ;
5. Projets et réformes.

M. Cornély divise son " Histoire de la presse " en quatre parties :

1. Vue générale sur l'histoire de la presse ;
2. Classification du cours ;
3. Biographies de grands journalistes ;
4. Monographies des grands journaux.

Enfin M. Seignobos qui traitera de " l'histoire contemporaine au point de vue du journalisme politique," divise également en quatre parties son cours :

1. La vie politique contemporaine à l'étranger ;
2. Description des constitutions et des gouvernements ;
3. Etat actuel des partis ;
4. Terminologie politique dans les principaux états civilisés.

Le programme de l'école du journalisme se complète de " cours pratiques " consistant en visites et travaux dans les ateliers des grands journaux.

Voilà un programme complet, intelligent, raisonné.

Qui empêcherait de monter, l'hiver, à Montréal quelque chose de ce genre, en se

basant sur les grandes lignes ici développées ?

Pourquoi un philanthrope, comme il y en a tant qui consacrent leurs largesses à entasser des moellons dans le jardin de McGill, ne mettrait-il pas une somme pour instituer quatre cours de ce genre où l'enseignement se donnerait dans les deux langues, où l'on formerait des sujets ?

Allons, qui va parler ?

VIEUX ROUGE.

Canada et Transvaal

Le Père Fallon, père oblat, vient de lancer au sujet de la résolution du Transvaal, infligée au Parlement par M. Laurier, une excellente lettre, d'une saine logique, que nous croyons bon de faire connaître, car la presse reptile a organisé à son égard la conspiration du silence.

" Il est universellement admis, dit le Père Fallon, que l'unanimité enthousiaste avec laquelle le Sénat et les Communes ont passé leurs résolutions de sympathie à l'égard des sujets anglais du Transvaal offrait un spectacle à la fois édifiant et instructif.

" Que l'on considère les Outlanders comme une bande glorieuse de patriotes qui se débattent dans l'oppression, animés des motifs les plus purs et les plus désintéressés, ou qu'on les prenne pour une clique égoïste d'aventuriers et de pirates sans vergogne, décidés à exploiter le vote qu'ils demandent pour renverser la République Boer, on ne peut pas nier que la généreuse loyauté, l'indignation enflammée et l'éloquence fervente du parlement canadien en leur faveur n'inspirent aux nations éloignées, ignorante de notre histoire récente, une haute idée de notre amour de la liberté et de notre respect de l'égalité.

“ Mais il n'en est pas ainsi pour ceux qui nous connaissent.

“ Je passe sous silence, comme n'ayant pas trait au présent sujet, la farce amère et cruelle d'une administration qui après avoir, hier, perpétré la plus monstrueuse injustice contre la population catholique sans défense du Manitoba, ose aujourd'hui en appeler “ à la conscience et au jugement de l'humanité universelle ” qui déclame sur “ la cause noble, juste et morale ” des Outlanders de l'Afrique du Sud et qui condamne, avec une indignation tressaillante, ce qu'elle qualifie une “ oppression intolérable.”

“ Mais je trouve, moi, que si le Cabinet canadien recherche honnêtement des Outlanders à secourir, il n'a pas besoin d'aller jusqu'en Afrique du Sud les chercher ; il en a dans la main.

“ L'attention publique a été appelée, il y a quelques mois, sur un grief dont souffrent depuis 1702 les sujets catholiques de l'Empire britannique. Depuis cette date, tous les souverains qui sont montés sur le trône de la Grande-Bretagne ont solennellement et insolemment insulté tous les catholiques de l'Empire dans les termes que voici, où l'outrage s'allie à la grossièreté :

Moi,, par la Grâce de Dieu (Roi ou Reine) de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, défenseur de la foi, affirme, témoigne et déclare solennellement et sincèrement, en présence de Dieu :

Que je crois que, dans le sacrement de la Cène du Seigneur, il n'y a pas de transsubstantiation des éléments du pain et du vin en corps et en sang de Jésus-Christ ni pendant, ni après leur consécration, par une personne quelle qu'elle soit ;

Que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou d'un autre saint, et que le sacrifice de

la messe tels qu'ils existent dans l'Eglise de Rome, sont de la superstition et de l'idolâtrie ;

Et j'affirme, témoigne et déclare solennellement en présence de Dieu, que je fais cette déclaration et tout ce qu'elle contient dans le sens propre et ordinaire des mots qui me sont lus, tels que les comprennent couramment les Protestants anglais, sans arrière pensée ni équivoque, ni réserve mentale quelconque et sans aucune dispense accordée antérieurement par le Pape, à cette fin, ni par aucune autre autorité, ni sans espérer de dispense de ce genre, de personne, ni sans penser que je puisse être acquitté devant Dieu ou devant les hommes de cette déclaration, en tout ou en partie, quand même le Pape ou aucune autre personne ou puissance m'en dispenseraient ou absoudraient ou même la déclareraient nulle d'un bout à l'autre.

“ Eh bien, quels sont les Outlanders qui méritent le plus des résolutions de sympathie : ceux du Transvaal auxquels on refuse le privilège douteux—si on s'en sert là-bas comme ici—de faire une croix sur un bulletin de vote ou ceux de l'Empire britannique—même, dont les croyances religieuses et les convictions sont ainsi stigmatisées de “ superstition et d'idolâtrie ” et dont le chef spirituel est traité dans des termes qu'on n'appliquerait pas à un chef de Zoulous ?

“ On ne peut pas prétendre que les catholiques du Canada n'ont pas sollicité le redressement de ce grief. Bien des sociétés catholiques de l'Île du Prince Edouard, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de Québec et d'Ontario ont manifesté leur mécontentement par des résolutions et des pétitions. La presse catholique a suivi le mouvement unanimement. La *North-West Review*, de Winnipeg ; le *Catholic Record*, de London ; le *Catholic Register*, de Toronto ; le *Canadian Freeman*, de Kingston ; le *True Witness*, de Montréal ; la *Casket*, d'Antigonish, ont souvent demandé respectueusement de prendre des mesures pour

qu'aucun souverain britannique ne soit tenu de faire cette déclaration contre les catholiques. Forte de cet appui, la "St. Joseph's Catholic Truth Society" d'Ottawa, a eu une entrevue avec l'hon. C. Fitzpatrick qui est censé représenter dans le gouvernement d'Ottawa l'élément catholique de langue anglaise, et il a été prié de soumettre au parlement une résolution exposant les idées de ses commettants. Mais l'honorable solliciteur n'a pas trouvé le moyen de toucher la question. Le très honorable M. Laurier, le champion actuelle de la plénitude des libertés pour les Boers, à qui nous avons soumis les plaintes des catholiques, a jugé qu'il n'était pas à propos pour lui d'agir.

"Maintenant, par exemple, sur un signe d'un mystérieux émissaire quelconque de l'Afrique du Sud, le Cabinet canadien qui a refusé de prendre en considération la pétition d'un groupe considérable de citoyens canadiens, arbore une prétentieuse résolution de sympathie pour les citoyens britanniques du Transvaal dont, si touchantes qu'elles soient, les souffrances ne peuvent qu'indirectement venir à la connaissance de notre gouvernement.

"Il est difficile de s'empêcher de commenter vertement le manque de sincérité patent et le patriotisme de pique-nique dont est imprégnée toute l'affaire.

"L'emballement chevaleresque du gouvernement canadien ne perdrait rien de son Donquichottisme et serait certainement beaucoup moins illogique en s'appliquant aux plaintes bien fondées de nos concitoyens et en s'abstenant de courir des millions de milles pour trouver pâture à la charité législative.

"Le jour approche, bien que nous prions du fond du cœur pour qu'il vienne aussi tard que possible, où la loi imposera à un

nouveau monarque britannique l'obligation d'insulter ses sujets catholiques.

"Notre Cabinet, qui déploie une sollicitude aussi zélée pour les lois de pays où Sa Majesté n'est que suzeraine, voudra-t-il enfin s'occuper des statuts insupportables qui régissent le domaine où Sa Majesté est maîtresse souveraine ?

"M. F. FALLON, O. M. I.
Dunnville, Ont.

IL FAUT Y VOIR

Dangereuses entre toutes sont les affections des voies respiratoires, le BAUME RAUMAL les guérit infailliblement. 96

PHILANTHROPES

On a beaucoup parlé de philanthropie pendant le dernier parlement.

C'est le bill contre l'usure qui a servi de thème à ces déclamations.

On s'est prétendu animé d'un beau zèle pour la tribu trop nombreuse de ceux qui, comme Panurge, souffrent du "Mal d'argent."

Le bill contre l'usure n'a pas passé.

On sait que n'avons jamais été bien entichés de cette mesure, que nous avons jugée plus propre à multiplier les embarras des pauvres gens en quête de monnaie qu'à les aider.

Nous avons alors exprimé l'idée que le fardeau le plus lourd qui pesait sur les débiteurs retardataires était celui des frais de justice, des saisies souvent frivoles prises pour grossir les honoraires et dont l'accumulation empêchait les pauvres gens de se libérer.

Cette question de saisie des salaires est venue d'un autre côté et a été longuement discutée en Chambre à propos du bill de M. Richardson pour rendre saisissables les salaires des employés publics.

Sir Louis Davies, qui a très vertement combattu le projet de M. Richardson, a exposé que c'était une mesure réactionnaire et rétrograde et que la tendance de la législation anglaise était d'affranchir autant que possible le salaire des travailleurs des griffes des hommes de loi, et d'arriver le plus près possibles de l'insaisissabilité absolue.

En tout cas, le bill de M. Richardson a été étouffé.

Mais, puisque la question est maintenant sur le tapis, il n'est peut-être pas mauvais de signaler un mouvement qui a pris naissance en France et qui pourrait peut-être être suivi avec fruit au Canada :

M. Paul Delombre, ministre du commerce et de l'industrie dans le cabinet Dupuy, avait reçu, pendant qu'il était en fonctions, de M. Chovet, président de la commission sénatoriale, chargé d'examiner la proposition de loi relative à la saisie-arrêt des salaires et petits traitements des ouvriers et employés, qui lui a exprimé, au nom de la commission, le désir qu'une enquête fut ouverte auprès des grands établissements industriels et commerciaux sur le principe même de la saisie-arrêt des salaires ouvriers.

A la suite de cet entretien, le ministre du commerce a adressé aux directeurs des grandes compagnies et des principaux établissements industriels et commerciaux la circulaire suivante :

Monsieur,

La commission sénatoriale chargée d'examiner le projet de loi sur la saisie-arrêt du salaire des ouvriers, employés, etc..., voté par la Chambre le 1er avril 1898, a demandé qu'une enquête fût entreprise auprès des grandes compagnies, grands établissements industriels ou commerciaux sur la question de savoir s'il y avait lieu de conserver le principe de la loi du 12 janvier 1895 (saisissabilité du dixième des salaires) ou si, au contraire, il ne serait pas préférable de substituer à ce principe l'insaisissabilité absolue déjà pratiquée

en Angleterre, en Allemagne, en Norvège, en Hongrie, en Espagne et en Russie.

Les partisans de l'insaisissabilité absolue s'appuient surtout sur cette considération que les frais mis à la charge des débiteurs, quelle que soit la procédure plus ou moins simplifiée qui sera adoptée, demeurent considérables et n'aboutissent qu'au prélèvement d'un seul dixième, à répartir souvent entre un grand nombre de créanciers.

Les partisans du principe établi par la loi de 1895 croient, au contraire, que l'insaisissabilité absolue, loin de constituer une mesure protectrice, aurait plutôt pour résultat d'aggraver la condition de l'ouvrier en lui enlevant toute possibilité de crédit. Il est vraisemblable, monsieur, que, depuis la mise en application de la loi de 1895, vous avez eu l'occasion d'observer un certain nombre de cas de saisie-arrêt et de vous former une opinion sur la question soulevée par la commission sénatoriale. Je vous serais extrêmement obligé de me faire connaître par une note les résultats de votre expérience et de me donner votre avis avec l'exposé des faits qui le motivent.

Tout particulièrement, et sans préjudice des autres observations que vous auriez à formuler, il serait intéressant de connaître, pour une dette d'un montant déterminé, le nombre des payes successives sur lesquelles des retenues ont été opérées, le montant total de ces retenues ainsi que la période de temps pendant laquelle elles se sont poursuivies.

Je vous remercie, à l'avance, de l'utile concours que vous voudrez bien prêter à mon département pour l'étude de cette importante question.

Veillez recevoir, monsieur, etc.,

Le ministre du commerce,

PAUL DELOMBRE.

Ne croit-on pas qu'une enquête de ce genre pourrait fournir des documents bien intéressants sur des situations que des législateurs ignorent ?

Il serait utile de connaître l'opinion publique à cet égard ; ce serait un

guide pour ceux qui veulent traiter de la question.

Le gouvernement de Québec, qui n'a pas grand chose à faire, maintenant qu'il a un surplus, pourrait se livrer à cette petite demande de renseignements.

LABOR.

Une lettre d'Alexandre Dumas

Un ami du *Gaulois* lui a communiqué une lettre inédite d'Alexandre Dumas, écrite en juillet 1861, à un jeune homme nommé " Francis."

" Ce jeune homme, dit le *Gaulois*, alla à Paris, mais, après un bref séjour, il revint en province, fut élève à l'école des mines de Saint-Etienne ; actuellement ingénieur et publiciste distingué, il " s'est mêlé aux hommes," à la vie politique même, il a fait des inventions remarquées et il dirige une revue industrielle et scientifique."

Notre confrère, on le voit, ne nomme pas le " jeune homme," mais il en dit assez pour que l'on connaisse tout de suite qu'il s'agit de M. Francis Laur, ancien député.

Voici maintenant les conseils que donnait Alexandre Dumas à son jeune correspondant :

Vous voulez gagner votre vie, et pour cela vous mêler à celle des autres hommes.

Rien de plus juste.

Il s'agit de savoir ce que c'est que les autres hommes, ce que c'est que Paris enfin.

Jusqu'à présent vous avez vécu dans, avec, pour et par la seule nature, vous allez maintenant vivre dans, avec, pour et par la société, cela ne se ressemble pas du tout.

Paris est composé des plus grands travailleurs et des plus grands oisifs du monde ; rappelez-vous bien ceci. Il n'y a que deux classes de gens à Paris et partout, les gens qui travaillent et les gens qui ne travaillent pas ; vous me demandez à quoi on les reconnaît, c'est bien simple, les travailleurs travaillent et les oisifs ne font rien, ce n'est pas plus malin que ça.

Vous êtes ou plutôt vous devez être dans les travailleurs, puisque vous êtes jeune, intelligent et sans fortune.

Il s'agit donc de travailler, première difficulté. Qu'est-ce que vous savez faire ? Ce qu'on sait faire à votre âge, tout et rien.

Apportez-vous à Paris une invention, une découverte, une industrie, une œuvre, une idée ?

Non, vous apportez votre jeunesse et votre bonne volonté, vos illusions et vos espérances, votre cœur et votre énergie, c'est-à-dire que vous apportez de quoi gagner douze cents francs tout de suite, si vous avez de la chance, dans une population de quinze cent mille habitants qui ne vous connaissent pas et qui se moquent parfaitement de vous, qui vous demanderont à quoi vous pouvez leur servir et qui se remettront à ce qu'ils étaient en train de faire, si vous ne leur fournissez pas un produit au-dessus du prix qu'ils vous offriront

Da jour où vous gagnerez douze cents francs vous n'aurez pas de quoi manger, mais vous aurez déjà des ennemis.

Pour gagner douze cents francs dans des bureaux ou dans des magasins, autant rester ici, n'est-ce pas ?

Mais vous voulez absolument aller à Paris, et vous vous dites : Après tout, il n'y a pas que les magasins et les bureaux, l'industrie et l'administration ; il y a les arts. Vous ne me l'avez pas dit, mais c'est là que vous voulez en venir.

En effet, il y a les arts, les sciences, la littérature. Êtes-vous architecte, sculpteur, peintre, musicien, comédien, acrobate ?

Non.

Avez-vous de l'argent pour vous livrer aux études indispensables pour entrer dans ces différentes carrières ?

Non.

Voulez-vous être médecin, avocat, professeur, notaire, maître d'études ?

Peut-être.

Avez-vous de l'argent pour suivre les cours et vivre honorablement et tranquillement pendant ce temps là ?

Non. Passons alors.

Rien à apprendre aux autres. Tout à apprendre des autres.

Et toujours pas d'argent.

*
* *

Reste la littérature. Nous y voilà. Vous savez lire et écrire, vous mettez l'orthographe, vous croyez savoir le français. Vous êtes bien heureux. Vous vous sentez des idées que personne n'a jamais eues, et que faut-il pour les exprimer, de l'encre et du papier. Très-bien.

Paris alimente de sa littérature le monde entier,—cette grande soupe quotidienne est faite à la moëlle de milliers d'individus venus tous à Paris avec les mêmes illusions que vous.

Combien ont réussi depuis trente ans, depuis la grande révolution littéraire ?

Combien la misère, l'hôpital, le découragement, la débauche, la folie, le suicide en ont-ils pris ? Comptez si vous pouvez.

Eh bien ! il vous faut dix ans d'efforts peut-être pour végéter dans les derniers et pour rester inconnu. Il ne vous faut qu'une chose pour être dans les autres, mais cette chose, c'est le génie. Elle n'est pas commune, je vous en prévient, et elle n'enrichit pas. Béranger a vécu avec dix-huit cents francs par an jusqu'à sa mort. Lamartine demande l'aumône à son pays, qui la lui refuse ; de Musset serait mort de faim sans une place de bibliothécaire ; Balzac a été forcé de se marier pour payer ses dettes, et il est mort à la peine ; Alexandre Dumas travaille tous les jours et Mme Sand toutes les nuits.

Ils ont la gloire, direz-vous.

Ouvrez le premier journal venu et vous verrez comme on les traite.

Après ça, vous voulez peut-être vous faire journaliste. Alors ne me demandez pas de conseil. C'est comme si vous vouliez vous faire mouchard. Je n'y entends rien.

*
* *

Que vous reste-t-il donc à faire, à mon avis ?

Il vous reste—à rester ici—à vous faire homme d'abord dans l'acception physique du mot — à développer au grand air vos organes trop délicats encore pour l'atmosphère de la grande ville — à profiter de la nature, à l'étudier puisque vous l'aimez, pour qu'elle soit plus tard votre consolation quand vous connaîtrez la nature humaine et votre repos et votre abri quand vous serez dé-

gouté des hommes — il vous faut étudier, lire observer, il n'y a pas de détails inutiles — enfin. il faut pendant deux ou trois ans encore faire votre surnumérariat d'homme, vous étudier vous-même et trouver à quoi vous êtes bon.

Si, malgré mon conseil, vous voulez partir, partez.

Que le diable vous emmène et que Dieu vous garde. Mon unique recommandation est celle-ci : défiez-vous des hommes—et des femmes : à votre âge, on n'est aimé que de sa mère.

Amen—et bonne chance,—monsieur Francis.

A. DUMAS, FILS.

Juillet 61.

ANGLAIS OU JUIFS ?

Les Anglais sont-ils de race sémitique ? Cette thèse a trouvé des défenseurs et un monsieur qui signe Allain A., nous apportait sur ce point controversé des arguments définitifs, tirés de la Bible.

Ainsi, on lit dans la Genèse :

La descendance d'Israël portera le nom d'Isaac.

Or, comment se traduit en anglais : " fils d'Israël " ?

Isaac's sons, répond ce passionné d'ethnologie.

D'*Isaac's sons* à *Saac's sons*, il n'y a qu'un pas et un demi-pas seulement de *Saac's sons* à *Saxons*. Ce pas et demi est—vous le devinez—rapidement franchi et l'invasion normande elle-même ne saurait entrer en ligne de compte.

Un autre argument :

Le seigneur—déclare le Deutéronome—a donné aux Hébreux la possession de cette belle Terre, car c'est un peuple au cou raide...

Or, quel peuple, je vous prie, a le cou plus raide que l'Anglais ? Et ici tout le répertoire du café-concert est d'accord avec la Bible :

Voilà les English

Oh ! yes, very well....

Donc, les Anglais sont bien de race juive. C. Q. F. D.

FAUSSE ROUTE

Vouloir guérir un rhume sans BAUME RHUMAL, c'est chercher midi à quatorze heures. 98

LA MORALE A L'ECOLE

Diverses actualités plus immédiatement retentissantes ont fait jusqu'à présent négliger un excellent rapport sur l'enseignement de la morale dans les écoles primaires, adressé au recteur de l'académie de Paris par M. Evelin, inspecteur d'académie. Mais chacune sait-il pas bien que les questions les plus discutées, celles qui soulèvent et irritent les passions humaines, sont loin d'être toujours les plus utiles, les plus fécondes. Il en est d'autres, au contraire, que beaucoup de gens considèrent avec une demi-indifférence, sinon avec une indifférence totale, et qui, pourtant quand on va au fond des choses, sont d'une importance capitale et intéressent au plus haut point l'avenir d'une nation

Bien rares sont ceux qui en les discutant éprouvent une émotion qui ne soit pas mitigée par une sorte de scepticisme. La question traitée par M. Evelin est de celles-là. Les principes et les idées qu'il soutient ne peuvent pas se changer du jour au lendemain en faits notables. On ne peut remarquer leur influence sociale qu'après de nombreuses années d'observation, au moins après le temps nécessaire à l'éducation d'une génération. Alors leur gravité apparaît capitale.

Le rapport de M. Evelin a soulevé au moment de sa publication, quelques polémiques que nous négligerons volontairement ici, ne voulant retenir de ce travail que le principe essentiel.

Ce principe-là il ne peut être à notre avis que fort utile de le faire connaître. Recherchant le moyen de faire aimer aux jeunes esprits le vrai, le beau et le bien, M. Evelin dit : " On ne niera pas que l'essentiel pour nous soit de persuader ; or, pour persuader il faut émouvoir. L'émotion est donc, dans la solution du problème qui nous occupe, le moyen par excellence." Il note avec tristesse mais sans découragement les immenses difficultés à vaincre.

Il se sent pris de pitié en songeant aux mauvais milieux où sont parfois obligés de vivre les petits Français, " en songeant aux misères morales qu'engendre le souci étroit du lucre, et la

pauvreté plus triste encore qu'on ne l'imagine, lorsqu'elle fait taire les sentiments les plus délicats de l'âme. "

C'est alors qu'il écrit ces lignes auxquelles on pourrait trouver un caractère bien pessimiste :

" Lorsque s'effacent, chez un peuple, les pures notions de vertu et de sacrifice, que l'âme d'une patrie se fait sourde aux sollicitations d'en haut, et, oublieuse de l'idéal, ne veut plus croire qu'aux pas mobiles, tout hâte le mouvement qui dissout les volontés, abaisse l'esprit et le précipite dans la matière.

" Il se noue alors, par l'effet d'actions et de réactions incessantes, des fatalités qui paralysent l'effort individuel, et enlacent, en dépit de tout, les mieux doués et les meilleurs. Le milieu devient si lourd et pèse d'un tel poids sur l'activité, qu'il rend vaines les résolutions, inerte le vouloir. De quelles entraves, alors, n'est pas chargé le progrès moral ! "

Mais M. Evelin n'est pas un pessimiste, un résigné, c'est un partisan de l'effort quand même. Il le montre aussitôt dans les lignes qui suivent :

" Je ne veux rien exagérer, et je ne prétends nullement que tel soit le spectacle que nous avons sous les yeux. Un pays aussi riche en aptitudes que le nôtre, et aussi épris de fières émotions, ne saurait s'oublier si vite et céder aux premiers assauts. Il faut pourtant reconnaître que, si chez nous le niveau moral a peu fléchi, ce n'est que par un de ces accidents heureux que devaient rendre impossibles les dissolvants du sophisme et de la license.

" On me permettra de ne faire qu'indiquer ici ma pensée, mais qui doute, parmi les observateurs et les moralistes sérieux, ici et ailleurs, qu'un grand, qu'un immense effort soit devenu nécessaire ? Partout l'action déprimante du doute ou de la négation audacieuse ; l'œil et l'oreille, à chaque instant blessés par des images et des paroles troublantes, le mal enfin, présenté sans voile, avec une effronterie et un défaut de respect pour la jeunesse dont peut-être l'antiquité elle-même eût rougi. "

Pour enseigner à la jeunesse l'amour du bien, pour lui inspirer l'horreur des actions viles ou criminelles, M. Evelin se demande si les terribles menaces de tourments éternels que les croyances, que les fois diverses ont fait planer sur la vie future des hommes coupables ont encore une

action assez vive pour modifier les esprits de notre temps :

“ Qu'un enseignement froidement dogmatique puisse suffire, alors que la majorité des esprits garde l'empreinte de convictions fortes, nous l'admettrons sans difficulté. Mais si le sentiment religieux vient à perdre de sa vitalité dans les âmes, si les convictions fléchissent, il faut de toute nécessité recourir à un stimulant nouveau ; il faut trouver un principe d'action qui, naturel auxiliaire de la loi du devoir, se fasse autonome, sans exclure aucun croyant, en dehors même de toute croyance, et ce principe ne peut être que l'amour du bien, cher à tant de hautes philosophies, cher à l'éducation antique, et d'où jaillira encore naturellement, nécessairement, la vie morale. ”

Ces paroles si nobles, si prudentes aussi, et si remplies de déférence pour les croyances religieuses, ont pourtant soulevé beaucoup de controverses. Quant à nous, nous invitons les esprits impartiaux, même ceux qui sont les plus attachés à la foi religieuse, à y voir un très noble effort vers la réalisation d'un progrès moral. En effet M. Evelin ne se propose pas pour but la création d'un enseignement cathédral ou d'irreligieux.

Il rêve un enseignement qui, tout en pouvant amplement suffire à moraliser ceux qui n'ont pas été élevés dans les croyances anciennes, ne pourra être qu'un auxiliaire, un adjuvant, un réconfortant de plus, un nouvel appel vers le bien, un autre frein sur la pente du mal, pour les jeunes croyants.

En somme M. Evelin nous apparaît ici comme un nouveau Fénelon voulant substituer l'amour pur à la terreur l'admiration du beau et du bien à la crainte du châtement.

Il propose de mettre l'émotion esthétique provoquée par tout ce qui est noble et pur, à la place des tourments infernaux qui doivent être la punition de tous les méfaits. On a jusqu'à présent voulu moraliser par l'effroi du châtement éternel ; il veut moraliser en développant la faculté d'aimer le beau, d'idéaliser, qu'il trouve innée dans tout être normal.

Dès lors, comment les instituteurs auront-ils à enseigner la morale à cette jeunesse que la nation leur confie ?

Est-il un seul petit fait, si minime soit-il, qui

ne puisse servir de prétexte à une leçon de morale ? La mère en tire même des plus menus incidents de la vie courante, comme de ces fictions, de ces petites fables dont elle amuse l'imagination de l'enfant.

Ainsi, goutte à goutte elle fait entrer dans cette jeune âme le désir d'être bon, honnête, serviable ; elle le dresse patiemment à la haine et à l'horreur du mal.

L'instituteur, nous dit M. Evelin, n'a qu'à continuer l'œuvre de la mère.

“ Que nos maîtres essaient donc de diriger peu à peu et d'élever doucement les regards de cette jeunesse, curieuse, plus qu'on ne croit, de beaux sentiments et de belles pensées, et, comme le pur éclat du bien risquerait de blesser ses yeux, qu'ils le lui montrent tempéré et réfléchi dans les récits de l'historien et les fictions du poète. Les exemples ne manqueront pas. Il n'y a que de faire un choix et de s'attacher à ceux qui, accessibles aux esprits moyens, paraissent devoir produire sur eux l'impression la plus forte et la plus durable. ”

Il faut constamment faire naître l'émotion dans l'esprit de l'enfant, la faire naître d'une façon incessante, sans que rien pourtant trahisse le travail ou l'effort et la rende ainsi fastidieuse.

Pour développer cette thèse, M. Evelin a écrit quelques pages d'une magnifique inspiration philosophique. Mais, hélas ! il faut des philosophes pour comprendre un philosophe, toutes les fois du moins que celui-ci, ne s'adressant pas directement à la foule, n'a point jugé utile d'imaginer un langage simpliste fait d'exemples, de récits et de paraboles.

Quant à nous, modeste traducteur de ces pensées élevées, nous devons nous borner à montrer au public comment elles peuvent devenir applicables et se convertir en actes.

“ Les écoliers, disent quelques inquiets ou quelques timides, n'ont pas l'ouverture d'esprit que vous leur prêtez. ” Ce serait nier que nos enfants aient une âme, et qu'ils soient susceptibles de s'améliorer par un enseignement comme celui dont M. Evelin trace les grandes lignes.

“ En ce qui concerne le plan des leçons et la méthode, l'accord se fait et tend à se faire sur

“ le programme que voici : — un court *exposé* qu'on peut reprendre avec les enfants sous forme de causerie persuasive ; c'est un premier appel à leur attention ; — un *récit* qui fournira à leur imagination quelque exemple intéressant et attachant ; — une *lecture* , enfin, dont le commentaire, préparé avec soin, doit conduire au but important, au but essentiel, qui est d'élever l'âme, de la toucher et d'en faire jaillir l'émotion.

“ C'est donc en vue même de l'émotion, notre premier et principal objet, que l'ordre et la méthode sont nécessaires.”

L'instituteur fera constamment jaillir des problèmes moraux, ou habituera l'enfant d'abord à suspendre son jugement, puis à n'affirmer qu'après avoir entendu et pesé en chaque question le pour et le contre. On posera aux enfants une série d'interrogations, et on rapprochera peu à peu leur esprit de la vérité, de telle sorte qu'au moment où ils en prendront connaissance, ils croiront l'avoir d'eux-mêmes recherchée et découverte.

“ Le *carnet* le plus utile, le plus précieux, à mon avis, dit M. Evellin, est celui qui poserait les problèmes suivants et tracerait la voie à suivre pour arriver peu à peu à leur solution.

“ Vrai et faux patriotisme. — Vraie et fausse humanité. — Vrai et faux courage. — Vraie et fausse tolérance. — Vrai et faux amour de la liberté. — Vrai et faux amour de l'égalité. — Vraie et fausse sensibilité. — Vrai et faux honneur. — Vraie et fausse humilité. — Vrai et faux orgueil. — Vraie et fausse amitié. — Vraie et fausse prudence. — Vrai et faux zèle. — Vraie et fausse justice. — Bonne et mauvaise habileté. — Bonne et mauvaise fermeté. — Bonne et mauvaise émulation. — Bon et mauvais esprit d'économie. — Bon et mauvais esprit de corps. — Bon et mauvais esprit de famille. — Bonne et mauvaise ambition. — Initiative et discipline (importance capitale de la discipline).

“ Exemples :

“ La lâcheté sous toutes ses formes. — Brimades, persécutions. — Conflits du beau et du bien dans les lettres et les arts. — Pourquoi le bien doit-il toujours l'emporter ?

Les conflits du patriotisme et du cosmopolitisme :

“ Pourquoi ne pas se rallier à une entente entre les peuples civilisés ? (Fables des loups et des brebis).

“ Périls du cosmopolitisme. Ce qu'il a à la fois

“ de chimérique et d'énervant. Il risque de conduire, non à l'alliance, mais à l'absorption. “ Vertus et dévouements que peut inspirer le “ patriotisme.”

Tels sont les sujets que M. Evellin propose aux instituteurs pour cultiver dans les enfants l'amour du beau moral. Cet enseignement sera soutenu par des lectures bien choisies des traits sublimes de notre histoire, des passages lyriques et émouvants de notre littérature et de notre théâtre. Ainsi les enfants grandiront avec l'admiration de l'héroïsme, du sacrifice, de la beauté, de la vérité, avec la haine de la lâcheté, de l'égoïsme, du laid, du faux, du vil.

THOMAS GRIMM.

L'EDUCATION SOCIALE

Quand on prend la peine de pénétrer dans la race française et dans le pays de France on constate aussitôt que, sous les agitations bruyantes et stériles de la couche superficielle, il se fait silencieusement un travail incessant d'idées généreuses et fécondes. C'est quelque chose comme ce qui se passe dans la nature, l'hiver. Les feuilles mortes, les plantes desséchées jonchent la terre ; la bise les roule dans la boue et vous les cingle dans les jambes et à la figure. On en a à la fois de la tristesse et du dégoût. Mais sous cette pourriture, les graines germes et préparent les légumes, les fleurs et les moissons futures.

Le *Journal officiel* publiait, ces jours derniers, un long document, d'apparence fort somnifère par ce temps de canicule, mais qui est bien, au contraire, pour l'âme la lecture la plus tonique et la plus rafraîchissante. Un professeur du lycée Janson-de-Sailly, M. Edouard Petit, a été chargé par le ministre de l'instruction publique de faire une enquête sur les œuvres qui complètent ou remplacent l'éducation sociale et l'instruction classique des écoles primaires, pour les jeunes filles et les jeunes gens déjà entrés dans la vie industrielle ou commerciale. Il dit, en ce document, écrit avec une simplicité et une franchise charmantes, ce qu'il a vu lui-même, dans trente-sept départements de l'Ouest, du Midi et

du Centre, et ce que lui ont communiqué, pour les autres, des correspondants en qui il a toute confiance d'exactitude et de sincérité.

Cette enquête révèle que, pendant l'année scolaire 1897-1898, il a été fait plus de 35,000 cours d'adolescents et d'adultes, soit dans les chambres syndicales et dans les sociétés d'instructions, cours qui ont été suivis assidûment par près de 500,000 jeunes gens des deux sexes ; et qu'il a été donné 117,152 conférences, avec ou sans projections.

L'organisation de ces cours et de ces conférences est tout ce qu'il y a de plus intéressant, comme témoignage de la puissance d'initiative, d'énergie et de dévouement que possède le pays, en dépit des accusations de décadence morale, de veulerie, de "je m'enfichisme", d'égoïsme, etc., dont on voudrait l'accabler.

Qu'en Angleterre et aux Etats-Unis, les institutions analogues paraissent plus monumentales, soient plus richement dotées, fassent plus d'effet, cela n'est pas contestable. En haut, dans les classes qui détiennent les grandes fortunes, on protège fastueusement l'enseignement public sous toutes ses formes ; les dotations se chiffrent par des millions. Chez nous, au contraire, c'est d'en bas et d'à mi-côte que lui vient le plus d'encouragements pécuniaires ; on compte, il est vrai, par pièces de cent sous et par billets de banque de cent francs ; mais, finalement, les administrateurs, plus modestes, joignent toujours les deux bouts. En 1897-1898, les subventions privées se sont élevées tout de même à un million. Les municipalités et les conseils généraux ont ajouté plus de \$350,000 ; l'Etat, 350,000. Et cela a suffi pour faire fonctionner admirablement l'institution !

En cette matière, l'argent n'est pas tout ; la coopération active se fait encore d'autre façon : en payant de sa personne. Là, nous ne craignons aucun parallèle avec quelque pays que ce soit. Nulle part, on ne trouverait plus de professeurs de tous ordres apportant spontanément leur précieux concours, sollicitant même avec insistance l'honneur d'être incorporés dans les cadres de ces éducateurs populaires et cela sans aucune rétribution. Parmi les 40,000 qui ont enseigné,

l'hiver dernier, les ouvriers et les paysans, il y avait de hauts fonctionnaires des universités provinciales, docteurs ès lettres ès sciences, agrégés, licenciés, anciens élèves de l'Ecole normale supérieure, etc. ; des professeurs de lycées et de collèges, des instituteurs, des institutrices ; des médecins, des avocats, des notaires, des pharmaciens, des juges de paix, des architectes, des industriels, etc. Le rapport mentionne des coopérations qui ont un caractère vraiment original et touchant. A Langogne, dans la Lozère, un facteur a fait des conférences fort curieuses sur le service postal ; à Courcelles, dans l'Indre, de simples fermiers ont organisé des cours pratiques de greffage ; à Arcachon, un mécanicien a enseigné régulièrement à des camarades le chauffage et la conduite des machines ; à Saint-Etienne et à Montmorillon, dans la Vienne, des lycéens ont tenu à confrencier dans des écoles primaires où ils avaient reçu leurs premières leçons.

Des officiers ont créé dans les casernes de leurs régiments des cours, des conférences et des causeries, innovation de la plus haute portée sociale, ces réunions établissant un lien d'affection et de confiance entre les soldats et les chefs, qui, dans ce rôle de précepteurs bénévoles, pourvus d'une autorité morale et non plus simplement militaire, leurs apparaissent sous un autre jour que dans l'exercice du commandement. Ainsi au 29^e dragons, à Provins, un lieutenant a fait, devant 300 cavaliers, l'histoire complète de la cavalerie de Napoléon ; deux fois par semaine, au 22^e d'artillerie, à Versailles, d'où est partie l'idée ingénieuse de cet enseignement, on a donné une série de conférences sur toutes les questions qui doivent intéresser les ouvriers d'hier et de demain.

Les instituteurs et les institutrices forment là-dedans une véritable armée ; ils sont près de 30,000 ; armée de soldats du devoir, disciplinés, laborieux, désintéressés, prêts à tous les dévouements, avec gaieté et enthousiasme. M. Petit en cite des exemples superbes. Il y en a qui refusent le supplément de vacances qu'on leur offre, afin de ne pas nuire aux classes par une rentrée tardive ; l'Etat alloue, à titre d'encouragements et d'indemnités, des primes en argent

ils les consacrent à acheter pour leurs cours des livres, des lanternes magiques, des appareils de démonstration.

En résumé, cette belle œuvre nationale de l'éducation populaire des lendemains d'école, dont l'entreprise avait été accueillie, aux débuts, avec pas mal de scepticisme, est en plein progrès sous toutes les formes variées qu'elle a revêtues : cours, conférences, lectures, bibliothèques, associations, patronage scolaires, etc., elle a même dépassé les espérances des plus optimistes, et elle tient beaucoup plus qu'on était en droit d'en attendre.

Le missionnaire du ministère de l'instruction publique déclare, sans hésitation et en toute conscience, qu'à l'Exposition universelle de 1900, à l'Angleterre qui se prévaut, à bon droit, de ses colonies universitaires de ses institutions polytechniques; à l'Allemagne qui mettra en avant ses écoles techniques du soir; à la Suisse montrant ses cours obligatoires et ses examens de recrues; aux États-Unis que feront valoir leurs conférences et leurs lectures, la France pourra non sans fierté, opposer l'ensemble harmonieux des créations qu'ont imaginées l'ardent patriotisme et l'ingénieuse bonté de ses éducateurs populaires; et l'on peut prédire que, dans ce pacifique tournoi, notre pays ne sera pas vaincu par les étrangers.

COURRIER D'OTTAWA

UN ACCIDENT MERVEILLEUX

(De notre correspondant particulier)

Ottawa, 19. — Pierre Rochon, 609 rue Saint-Patrice, un vieillard paralysé depuis quinze ans, est tombé, hier, d'une voiture et, à sa grande surprise, il s'est relevé guéri. UN AUTRE SE SERAIT RELÉVÉ MORT!!! *Les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets.*—Oh, non!—*C'est le deuxième accident merveilleux qui se produit ici à peu d'intervalle.*

L'autre aurait été encore bien plus merveilleux!!!!

SON TEMPS EST PASSE

La toux, la coeluche n'a pas plus rien à faire depuis que le BAUME RAUMAL est là. 97

UN HEROS FRANCAIS

DANS LA MARINE AMERICAINE

Si l'Amérique, mettant à exécution le projet dont il a été un instant question, avait envoyé une flotte de guerre dans les eaux espagnoles, si cette flotte avait franchi le détroit de Gibraltar, elle n'aurait fait que suivre les traces, à quatre-vingt-dix-huit ans, puis à quatre-vingt-quatorze ans et à quatre-vingt-trois ans d'intervalle d'autres escadres américaines.

Le pavillon étoilé a déjà parcouru la Méditerranée et avec éclat.

Les guerres soutenues à cette époque par les États-Unis contre les États barbaresques de Tripoli et d'Alger sont peu ou mal connues du public français.

L'histoire de ces guerres est absolument liée, d'ailleurs, à la biographie du héros franco-américain Stephen Decatur.

Il n'est pas mauvais de rappeler les hauts faits de ce Yankee d'origine indiscutablement française, à un moment où les Anglais effrayés de leur isolement dans le monde recherchent l'alliance américaine, proclament que les Américains sont tous leurs frères et s'efforcent d'oublier que le peuple des États-Unis n'est qu'en minorité de descendance anglo-saxonne.

Quand l'officier américain Stephen Decatur fut stupidement tué en duel en 1820, par le commodore Barron,—un autre descendant de Français,—quelqu'un put dire que la marine des États-Unis avait perdu *its mainmast*, son grand mât.

Le nom de Decatur est resté en Amérique aussi populaire que le sont en France ceux de Surcouf et de Duguay-Thouin.

Le grand-père de Decatur était un huguenot de la Rochelle qui avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes et s'était réfugié à New-Port (Rhode-Island).

Son père commanda le sloop *Delaware*, puis la frégate *Philadelphia*, deux des premiers navires de guerre de la flotte américaine qui venait de naître. Après la courte et insignifiante guerre contre la France de 1798 à 1799, il se retira dans sa propriété, près de Philadelphie. Le jeune

Stephen Decatur était né le 5 janvier 1779. Son père avait fait de lui un vrai marin. Il devint mid-shipman à l'âge de dix-neuf ans et immédiatement il se fit remarquer par sa bravoure, son entente des choses de la mer, son caractère ferme et décidé.

En 1812, pendant la guerre entre l'Amérique et l'Angleterre, Decatur commanda la vieille et lourde frégate *United States*. Comme il croisait en vue de Madère, il aperçut la frégate anglaise *Macedonian*, d'une force bien supérieure. Decatur ordonna néanmoins l'attaque, et après une heure et demie d'un violent combat, fut assez heureux pour obliger l'ennemi à baisser son pavillon.

Quand Decatur revint en Amérique avec cette prise magnifique, un accueil enthousiaste lui fut fait.

Nous ne pouvons suivre, année par année, la carrière de ce brillant marin.

Nous passerons immédiatement à l'action la plus extraordinaire de sa carrière, action dont Nelson, qui était un juge compétent de ces sortes de choses, dit que c'était "l'exploit le plus audacieux de son époque"

*
* *

Au commencement de ce siècle, les puissances barbaresques disposaient encore d'une puissance navale que nous pouvons difficilement concevoir maintenant. Leurs navires pirates, notamment, écumaient la Méditerranée et enlevaient fréquemment des vaisseaux de toutes les nations.

Les bateaux marchands américains avaient eu beaucoup à souffrir de ces audacieuses attaques et, en 1803, le gouvernement des Etats-Unis résolut d'y mettre un terme. Une escouade fut envoyée sous les ordres du commodore Preble, et comme il était nécessaire de bloquer Tripoli, la frégate *Philadelphia* fut spécialement détachée à cet effet, sous les ordres du capitaine Bainbridge. La frégate, un jour, mit tant d'ardeur à pourchasser un corsaire que son capitaine oublia qu'il connaissait mal la côte. La frégate s'engagea sur un rocher. Des efforts surhumains furent faits pour la rendre libre, mais en vain. Bientôt tous les forts de Tripoli ouvrirent le feu contre elle, une nuée d'embarcations l'assaillirent. La lutte

était impossible. Alors l'équipage détruisit tout à bord du navire, la coque fut percée de trous. Puis le pavillon fut amené et les officiers et les matelots, au nombre de 315, se rendirent prisonniers de guerre.

Deux jours plus tard, un vent violent ayant élevé les eaux, les Tripolitains tirèrent la frégate hors du récif, après avoir bouché les trous de sa coque, puis ils l'amènèrent en triomphe dans leur port, comptant réaliser avec le *Philadelphia* une importante augmentation de leur propre flotte. Mais en dépit de la surveillance des autorités mores, le capitaine Bainbridge put faire parvenir à la flotte américaine une lettre dans laquelle il suggérait l'idée qu'un effort fut fait pour détruire le navire à son ancrage dans le port même de Tripoli.

Le lieutenant Stephen Decatur, commandant de l'*Enterprise*, offrit de mener la chose à bien. Il avait capturé précédemment une barque marocaine appelée le *Mastico*. Le 9 février 1804, monté par quatre-vingts hommes d'élite cachés dans la cale et manœuvré par des matelots tous déguisés en Mores, se présentait devant le port de Tripoli. "Qui êtes-vous?" cria l'un des veilleurs du port. "Notre bateau est la *Stella*, de Malte, répondit dans la langue du pays un pilote italien. Nous avons perdu nos ancres et nos chaînes dans une tempête et nous voudrions bien nous accrocher cette nuit à ce gros navire qui est dans le port!" Les Mores n'eurent aucune suspicion. L'autorisation fut accordée. Mais les Mores qui gardaient le *Philadelphia* aperçurent aussitôt dans la cale du *Mastico* les Américains dissimulés.

Aussitôt ils donnèrent l'alarme aux cris de : Américano! Américano! C'est alors que les Américains bondirent à l'abordage du *Philadelphia* et après une lutte féroce reprirent le navire. Ils n'avaient d'ailleurs pas la moindre idée de le faire sortir du port, ils savaient que cela était impossible. Sous le feu de toutes les batteries de la place, et pendant que des embarcations bondées de Mores s'avançaient de toutes parts, les hommes de Decatur emplissaient le *Philadelphia* d'explosifs et ils l'incendiaient. Puis sous une pluie de boulets ils regagnèrent le

Mastico et sortirent du port à la voile et à l'aviron.

Ils auraient été infailliblement détruits jusqu'au dernier s'ils n'avaient pas été recueillis près du port par un navire de guerre américain. Ce coup extraordinaire d'audace avait été ainsi merveilleusement réussi.

Plus tard, en 1815, Decatur commandait en personne une expédition contre le dey d'Alger et forçait celui-ci à venir signer la paix sur le pont même de son navire.

Le descendant du Français Decatur avait ainsi contraint au respect du pavillon américain un pays qui devait plus tard être complètement conquis par les Français.

THOMAS GRIMM.

TU NE TUERAS POINT...

Quelques chaises devant la mer ; par groupes, on causait ; mais le coin le plus bruyant était, certes, celui où l'explorateur Boulembas, retour de tous les pays du monde, charmait ses camarades et ses belles amies du récit de ses incomparables aventures.

Boulembas était robuste, grand, large, brun, poilu, et il avait une voix terriblement sonore.

Or, il se prétendait l'homme le plus doux de la terre... et il la connaissait, la terre.

Il fallait l'entendre exposer ses théories sur la solidarité des êtres et sa belle morale sur l'universelle charité.

Il était vraiment impressionnant.

Pour le moment, il était justement en veine d'éloquence, et tout en creusant le sable du bout de son énorme canne ferrée, il proférait d'une voix de tonnerre des paroles d'Évangile :

— Oui, je le prétends, je le prouve, le meurtre est inutile ; le meurtre quel qu'il soit, en haut, en bas de l'échelle des êtres, L'homme moderne se croit civilisé ; eh bien ! en réalité, il n'a fait que perfectionner la mort ! Ah ! si on en avait autant fait pour rendre la vie possible, comme la misère serait déjà diminuée, et quelles actions de grâce partiraient des bas-fonds ! Mais, je vous en fiche, on a bien le temps de s'occuper de vivre... Nenni ! il faut songer à tuer. Alors,

au vingtième siècle, demain, on verra encore la guerre, l'échafaud, le duel, la chasse, les courses de taureaux, le tir aux pigeons, et tous les assassinats perpétrés au soleil. Et l'on sera fier et l'on saluera l'aube du siècle avec de nobles paroles d'espérance et de fraternité... Vous êtes de tragiques pantins ! La cruauté est instinctive chez l'enfant ; les enfants sont de petites bêtes cruelles, en attendant d'être de grands monstres impitoyables. Ils sont les bourreaux des insectes, des oiseaux surpris, du chat traqué, du chien qui les suit et les aime ; et le mal les amuse, et la souffrance les égaie, et la mort les charme, Sale engeance ! Et pourtant, qu'il serait facile de détruire cet atavisme par l'éducation... ce serait l'affaire de trois générations pour que la race soit purgée de son vice ancastral et ramenée au sentiment du juste. Mais les mères sont trop bêtes ou trop indifférentes ; et ça continuera pour la plus grande gloire de l'humanité. Tuer, tuer ! O crime, ô profanation ! Oser détruire ce qu'on ne comprend pas ; toucher au mouvement, à la couleur ; couper un chant par un cri ; rendre ternes des yeux qui racontaient une âme ; une âme, parfaitement ; je crois à l'âme des animaux autant qu'à la vôtre, messieurs, mesdames... Tout ça, l'abomination des abominations...

— Mais, monsieur Boulembas, hasarda la petite Loleite, c'est pourtant bien bon un perdreau rôti... froid surtout !

Boulembas se tourna vers elle, suffoqué d'indignation :

— Que dites-vous, madame ? Que dites-vous là ? Comprenez-vous bien ce que vous dites ? Voyez ces deux tableaux, comparez les : Premier tableau : C'est le matin, la plaine s'éveille, le soleil sort d'un amas de légères nuées ; la cime des arbres est encore entourée de vapeur, restée accrochée aux feuillages. L'alouette pousse un cri strident et monte vers le ciel, s'étourdissant de son vol, de sa voix et se grisant d'azur, d'air libre, de joie d'être... Dans les sillons, les perdrix heureuses s'en vont à la file, piquant les petits vers... Brusquement, dans cette paix, ce décor, ce rêve, un coup de feu éclate... Deuxième tableau : Une cuisine, un drôle habillé de blanc qui, de ses doigts sales, arrache les plumes

d'un oiseau mort, lui ouvre le ventre, lui tire les entrailles avec du sang, et l'embroche devant un feu ardent. C'est ce que vous allez manger tout à l'heure. Eh bien ! laquelle préférez-vous de mes deux peintures ?

Mais Lolette, mal convaincue, répondait sur-le-champ :

— Je préfère le premier tableau, le matin, à sept heures ; et le second à midi.

— J'y renonce, madame ! répliqua l'explorateur en pinçant les lèvres. Et aussitôt il reprit :

— Moi, j'ai parcouru l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie ; je n'ai pas été plus loin, parce que c'était la fin de la terre ; j'ai traversé tous les périls, subi, supporté toutes les angoisses des hardis voyageurs, et d'un cœur impavide. Je me suis heurté à des obstacles vivants ; j'ai passé au travers, sans jamais répandre le sang. L'erreur, voyez-vous, c'est de se figurer qu'un homme seul court plus de risques qu'un homme accompagné, même d'une grosse escorte. Les explorateurs qui ont en nombre se perdent par cela même qu'ils empruntent aux pays qu'ils traversent, pays inconnus, vierges, cela va sans dire, des auxiliaires qu'ils dressent à leur exemple, élèvent jusqu'à eux, armant comme eux, leur concédant ainsi la même puissance, et détruisant du coup le mystère d'abord et le prestige après. Imaginez ceci : un blanc instruit, bien équipé, outillé, qui parcourt une terre de brutes, noires ou rouges, ou jaunes, mais naïves et ne sachant rien, ignorant la poudre et les balles, la lorgnette d'approche et la boussole de renseignement. Les nègres ou les Indiens, superstitieux de nature, facilement apeurés, le prennent pour un dieu en voyage, cet être formidable qui détient dans ses mains de semblables pouvoirs. Lui seul peut les manier les instruments qu'il a ; lui seul en connaît le secret ; on le vénère. Mais si, parmi les indigènes, il choisit quelques gens à l'air plus éveillé, leur donne des fusils et leur explique la manière de s'en servir, du coup, le voilà diminué, redevenu un mortel comme les autres. Car les sauvages de toutes les contrées, — en voyant leurs frères, leurs égaux de la veille, remuer les mêmes engins que le prétendu dieu, agir comme lui, —

perdent toute terreur et toute vénération. Ils disent avec raison :

— Chacun de nous peut en faire autant, puisque Zizi ou Zozo le fait, lui qui n'est pas plus malin que les autres.

Donc, le succès, le triomphe appartient à l'Européen hardi qui traverse, tout seul, des mondes inconnus dans une majesté qui semble inaccessible, possédant des savoirs qui restent irrévélés. C'est ainsi que j'ai pratiqué, toute ma vie, dans la forêt ou dans la brousse, sur la montagne ou le long de la mer ; et c'est ainsi que j'ai tout obtenu : l'expérience, la conquête, la gloire, toujours pacifiquement !

À cet instant, dans le petit groupe des auditeurs, la même pensée se fit jour par la cervelle de chacun.

(A suivre.)

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.